

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Culture

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 24-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Culture

Lorsque j'étais au collège, un de nos vieux professeurs ne manquait jamais d'évoquer les termes français, rares ou savants, formés sur tel mot grec ou latin que nous rencontrions au hasard d'un texte. Voulant se rendre compte de nos connaissances lexicologiques, mais n'ayant pas grande confiance dans les définitions et préférant une voie plus concrète, il nous demandait un exemple où figurât le terme en question. Tous ceux qui l'ont connu l'entendent encore interpellé un élève : « Faites-moi une phrase française où vous employez le mot cynégétique ! Dites-moi cela, vous ! » Nous répondions toujours. La plupart du temps c'était faux, soit ignorance de notre part, soit désir de nous amuser un brin en l'écoutant marmonner son dépit : « Rien à faire avec ces gens-là ! »

S'il revenait aujourd'hui pour nous demander : « Faites-moi une phrase française où vous employez le mot culture ! » il récolterait sans doute une riche moisson d'exemples : « La culture du navet était fort répandue chez les Romains. — D'une poule aussi coriace, on ne pouvait guère tirer mieux qu'un bouillon de culture pour staphylocoques. — Il faisait chaque matin sa culture physique en pantoufles et bonnet de nuit. — Le peu de connaissances que j'ai, disait Patru, je le dois à la culture des bonnes lettres. — Après huit ans de collège et de mortel ennui, le jeune Adolphe ne possédait qu'une assez mince culture. — La culture est ce qui reste quand on a tout oublié. — Semblable au Marquis de la Palice, la culture occidentale vivra jusqu'à sa mort. »

Nous pouvons nous arrêter : de la culture du navet à la culture occidentale, nous avons parcouru suffisamment de chemin. Dans nos trois premières phrases,

aucune difficulté ; il s'agit à chaque fois du substantif exprimant l'action verbale, et tout le monde voit ce que signifie cultiver une plante, un microbe ou ses forces corporelles. « Cultiver les bonnes lettres » comporte une métaphore et un glissement de sens, mais l'expression reste claire. Il n'en va plus tout à fait de même lorsqu'on arrive aux exemples où le terme désigne le résultat de l'action verbale. Chacun, selon ses propres tendances (accentuées par le genre d'études qu'il a faites ou n'a pas faites), comprend maintenant le mot à sa façon. Essayons pour notre part d'examiner sans parti pris ces trois dernières phrases et de débayer le terrain sans offusquer personne.

La culture que l'on acquiert au collège s'affuble très souvent d'un adjectif qui, malgré l'imprécision de ses contours, ne nous sera pas inutile. Chacun sait que le jeune bachelier entre à l'université ou dans la vie « lesté d'une solide culture générale ». (Je laisse de côté le fait que cette culture générale, toujours « solide », selon la terminologie consacrée, devra pourtant s'effriter totalement si nous voulons obtenir ce quelque chose « qui reste quand on a tout oublié » ; retenons au moins que le terrain est peu sûr et qu'il faut avancer avec prudence.) Nous disions donc culture générale. Comment cerner le sens de cet adjectif ? On pourrait toujours commencer par l'opposer à son contraire, comme on expliquerait la démocratie orientale par référence à la démocratie occidentale. L'ennui, c'est que général, dans le cas précis, n'a pas de contraire. En effet, pas de « culture particulière » : l'expression ne se rencontre jamais. Cette absence même est significative et nous permet une première conclusion : en tant qu'il désigne un ensemble de connaissances, le mot culture ne souffre pas d'être particularisé, non que ce soit un terme vague, mais parce qu'il désigne une réalité complexe, dont les éléments appartiennent à des domaines fort divers.

Voici donc un point qui serait acquis : « culture générale » est un pléonasme et « culture particulière »

une contradiction dans les termes. Est-ce bien certain cependant, et ne sommes-nous pas un peu pressés de conclure ? Car il reste un fait : l'expression « culture générale » existe, et — ce qui est plus grave — on ne trouverait rien à reprendre, le style mis à part, à la phrase suivante : « Le ministère de l'Education encourage la fondation de ciné-clubs dans les collèges afin que les jeunes intellectuels du pays puissent acquérir la culture cinématographique exigée par notre temps. » On dit fort bien de même : « Monsieur X possède une culture musicale très étendue. » Nous voici donc revenus à zéro ? Pas nécessairement : si « culture cinématographique » et « culture musicale » semblent inattaquables, peut-on parler de « culture mathématique » ou de « culture astronomique » ? Au risque de déplaire, je dirai nettement que pour ma part je n'emploierais jamais de telles expressions. Seulement, par lui-même, mon sentiment ne fait rien à l'affaire, et il faut bien que je m'efforce de le justifier — ou tout au moins de l'expliquer.

On a tant parlé des humanités gréco-latines qui ne servent à rien et tirent de là leur valeur irremplaçable, que l'on serait tenté de faire intervenir la notion de gratuité. Mais quoi de plus gratuit, pour l'instant du moins, que l'astronomie et ses découvertes ? Que nous sert de connaître le poids de la nébuleuse d'Orion ou la vitesse à laquelle telle galaxie, à 500 millions d'années-lumière loin de nous, fuit dans l'espace ? Il nous faut donc tenter notre chance dans une autre direction. Dirons-nous que les arts seuls peuvent étayer une culture ? Mais c'est la philosophie qui maintenant nous barre le chemin, car on ne peut méconnaître, je crois, la légitimité de « culture philosophique ». Il ne resterait donc en définitive que la solution suivante : seules peuvent fonder une culture les connaissances qui incluent dans leur objet quelques-unes des grandes questions relatives à l'homme, Dieu, la mort, la liberté, l'amour, etc., ou qui mettent pour le moins l'esprit en contact avec ces problèmes. Tels sont bien l'histoire, les lettres, la philosophie ou les arts, tandis que les mathématiques, les sciences et les techniques n'abordent ces domaines qu'en sortant du leur.

Voici que notre marche tâtonnante dans le maquis de la phraséologie courante nous a menés plus loin que nous ne pensions aller. Il s'agissait en effet tout simplement de savoir pourquoi « culture musicale » est admissible tandis que « culture botanique » ne l'est pas ; or s'impose maintenant à nous une conclusion capitale : en vertu même du vocabulaire, la musique entre de plein droit dans la culture générale, alors que la botanique y est seulement accueillie parce qu'on le veut bien. Ceci, je ne l'ignore pas, est lourd de conséquences et semble heurter les notions les plus répandues. Le bric à brac des programmes de nos collègues, chaque jour plus chargés et plus hétéroclites, nous pousse en effet à confondre toujours davantage culture générale et connaissances encyclopédiques, au point que l'on entend maintenant parler de « culture encyclopédique ». Cette nouvelle expression, qui ne trouve pas sa place dans le système, par ailleurs parfaitement cohérent, de la terminologie traditionnelle, est sans doute la preuve d'un changement important dans l'orientation des études secondaires : l'incertitude qui règne dans les choses rejaillit sur les mots. Mais passons ; il ne nous appartient pas de faire le procès de nos études, qui serait d'ailleurs le procès de notre monde.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Il nous faut examiner maintenant la formule sibylline selon laquelle « la culture est ce qui reste quand on a tout oublié ». Le paradoxe est joli, bien sûr, mais cela ne suffit pas ; que veut-il dire ? Et d'abord, signifie-t-il vraiment quelque chose, ou ne serions-nous pas devant une de ces phrases, comme dit Valéry, qui vous donnent l'illusion de réfléchir sur leur sens alors que vous êtes tout simplement en train de le chercher ? Mais allons, soyons bons princes, et faisons semblant de comprendre ; si la phrase n'a pas de sens, nous pouvons toujours lui en prêter un : nous y gagnerons au moins de ne pas réfléchir sur du vide.

Admettons qu'il faille entendre ceci : lorsqu'on a oublié toutes les connaissances de détail, il reste pourtant

certaines notions générales. Vous ne savez plus la formule de l'hyposulfite de sodium ni le nombre des tragédies de Corneille ? Qu'à cela ne tienne, ce sont affaires de spécialistes. Il vous reste au moins en chimie les notions de corps simple et de combinaison, et, en littérature française, vous mettez quelque chose de plus ou moins précis derrière les mots « héros cornélien » ou « situation cornélienne » : vous êtes un homme cultivé.

Il y aurait donc deux éléments à considérer dans ce « reste ». D'abord quelques connaissances, fort générales mais néanmoins précises, comme la distinction entre corps simple, alliage et combinaison ; puis une réalité plus subtile, moins définissable mais bien vivante, que nous allons tenter de saisir par un exemple. Je suppose un médecin de quarante ans, donné totalement à sa profession. Lorsqu'il était au collège, il avait beaucoup aimé Baudelaire, en savait par cœur des sonnets entiers ; après vingt ans, il ne reste rien dans sa mémoire que peut-être tout juste un ou deux vers isolés. Mais qu'il entende seulement prononcer le nom du poète, et quelque chose se met à revivre en lui : c'est l'âme de Baudelaire qui chante à nouveau pour lui, c'est une présence, secrète et comme voilée, qui se réveille au fond de son cœur. Les vers de Baudelaire ont quitté sa mémoire, mais il lui en reste le parfum. Or, c'est l'essentiel. Ne dit-on pas, au mépris de la philosophie — tant pis, pour une fois — ne dit-on pas que le parfum est l'« essence » des choses ? Celui, dit un Père de l'Eglise, qui a longtemps tenu une pomme, en garde toute la journée l'odeur dans sa main : c'est ce qui lui reste quand il a tout perdu. Notre médecin conservera toujours l'odeur d'une certaine poésie.

On pourrait encore entendre ce mystérieux « reste » d'une façon plus profonde. En 1949 commençait de fonctionner le télescope géant du mont Palomar, le plus grand du monde avec son miroir de 5,08 mètres de diamètre. On s'aperçut assez vite que le bord du dit miroir avait un demi-micron d'épaisseur en trop. Il fallut donc le démonter pour enlever ce demi-millième de millimètre qui gênait la vision, ce qui retarda de six

mois la mise en activité définitive de l'observatoire. Ce fameux miroir avait déjà coûté bien des peines. Lorsqu'il fut coulé, on mit près de deux ans pour refroidir la masse de verre liquide, n'abaissant au début la température que d'un degré par jour, afin que le bloc fût parfaitement homogène. Puis vint le polissage, dont la dernière mise au point fut exécutée avec la paume de la main nue. Enfin, après plusieurs années d'un travail minutieux, on se trouvait en possession d'un instrument si parfait qu'il pouvait capter les rayons venant de nébuleuses séparées de nous par une distance d'un milliard d'années-lumière.

Avant d'atteindre à toute sa pureté et d'acquérir une sensibilité capable de percevoir, de la lumière diffuse dans le monde, même l'étincelle la plus ténue, l'esprit de l'homme n'exige pas moins de soins que le célèbre miroir. Lorsque instruments et ouvriers ont fini leur travail et se retirent, ils laissent dans l'âme une certaine finesse qui la rend sensible à la moindre parcelle de vérité, en même temps qu'une certaine transparence qui lui permet d'accueillir cette vérité sans la déformer. Telle serait la culture dans un des sens les plus beaux de ce mot si riche. Ce grec qui ne sert à rien, ces lettres et ces beaux arts trop gratuits, ces mathématiques elles-mêmes et la torture qu'elles infligent à certaines intelligences, cet élargissement des connaissances, dans l'espace et le temps, que l'on doit à l'histoire et à la géographie, ces sciences naturelles également qui nous conduisent au seuil de la création et de son mystère tandis que la philosophie s'élève jusqu'à Dieu, tout n'est qu'instrument de formation. Employées par les ouvriers habiles que sont les maîtres dignes de ce nom, toutes les matières de nos programmes secondaires servent en fin de compte à décaper, limer, polir minutieusement le miroir de l'âme. Le travail mené à son terme, on peut tout oublier : il reste vraiment quelque chose.

C'est au XVIII^e siècle que l'allemand nous emprunta le terme culture. Le mot devait suivre dans cette langue une évolution indépendante, pour aboutir finalement à

ce qui s'appelle civilisation en français. Depuis peu (Littré ne connaît pas encore ce sens, mais on le trouve dans le dictionnaire de l'Académie de 1934) on emploie couramment culture dans une acception très voisine de celle fournie par l'allemand : « déclin de la culture antique, extension de la culture française, défense de la culture occidentale » sont autant d'expressions courantes. Regardons-y d'un peu plus près.

Lorsque nous parlons d'un homme cultivé, nous disons qu'il a de la culture ; mais nous voulons signifier tout autre chose lorsque nous parlons d'acquérir une culture. L'emploi, dans cette expression, de l'article indéfini, qui laisse le mot sans détermination précise, permet d'affirmer qu'il y a de nombreuses sortes de cultures. Et nous voyons bien qu'elles ne se distinguent pas, dans ce cas, d'après leur contenu, comme lorsque nous disons « culture musicale » ou « culture littéraire », mais qu'elles se différencient en vertu d'un principe plus profond, quelque chose comme l'âme qui les informe ; le type même de cette opposition serait pour nous le couple « culture païenne — culture chrétienne ». Ainsi entendue, la culture est l'expression, dans la vie de l'esprit, d'une forme particulière de civilisation. Il s'agit de la marque imprimée, à la fois dans l'éducation et dans l'activité intellectuelle d'un peuple, par une prise de position, consciente ou non, devant les grands problèmes de l'homme, de Dieu et du monde. La culture repose donc sur une conception de nature philosophique, mais elle ne se confond pas avec celle-ci : elle en est l'incarnation dans le domaine propre de l'intelligence et de sa vie spécifique. Si une civilisation se réduit en définitive à une manière de concevoir la vie, c'est-à-dire les rapports de l'homme avec le monde et Dieu, elle fonde nécessairement un « style de vie » : la civilisation américaine se confond pratiquement avec ce que l'on appelle outre Atlantique the american way of life. Ainsi la culture, manifestation de ce way of life dans l'éducation et la vie intellectuelle d'un peuple, est toujours l'expression la plus haute d'une civilisation, son terrain privilégié.

*Il est grand temps d'essayer de conclure. Nous avons donc retenu trois sens du mot culture : d'abord un certain bagage de connaissances orientées, au moins implicitement, vers l'homme et son mystère ; puis un affinement de l'âme qui permet de saisir, sans les déformer, toutes les lueurs de vérité qui nous entourent ; enfin l'expression, sur le plan de l'esprit, de ce qui fonde une civilisation. Les liens qui unissent ces trois significations devraient être dégagés ; je dirai seulement, si on ne s'en est déjà aperçu, qu'il est une notion autour de laquelle tout gravite : l'homme dans sa vie la plus profonde. Toute culture tend vers l'homme et repose finalement sur lui. En modifiant un vers célèbre, on pourrait dire : « *Cultura sum, humani nihil a me alienum puto* — je suis la culture, et rien de ce qui touche l'homme ne m'est étranger. »*

Ceci demanderait à être précisé, mais il faut bien mettre fin à ces réflexions. Au reste, ont-elles apporté beaucoup de lumière ? Je crains que non. Elles n'auraient pourtant pas été vaines si elles suscitent la contradiction. Basées comme elles l'étaient sur le langage, elles ne pouvaient être souvent que très subjectives, chacun ayant sa manière à soi d'employer les mots ; par conséquent, il n'y aurait rien d'anormal à ce qu'elles déplaisent. Tel n'était pas leur but. Elles en ont pourtant volontairement couru le risque, car exposer son opinion constitue souvent le meilleur moyen de faire prendre aux autres conscience de la leur.

Joseph VOGEL